



Wild Fibres Sofa, 2020, d'Aurélié Hoegy. PHOTO WDC 2020

A Lille, le design aux petits soins

Lauréate cette année du label «Capitale mondiale du design», la métropole, par le biais d'une multitude d'expositions, de conférences et d'initiatives locales, se présente comme un laboratoire innovant et engagé face aux enjeux écologiques et sociaux.

Par
JUDICAËL LAVRADOR
Envoyé spécial à Lille

Couronnée du label de «Capitale mondiale du design 2020» par la World Design Organization (WDO), Lille Métropole déploie sur l'ensemble de son territoire grandes et petites expositions, conférences et soirées. Au-delà de la présentation, cet automne, des formes innovantes mises en œuvre par les designers contemporains, soucieux de la préservation des ressources de la planète et d'une vie sociale plus solidaire, la manifesta-

tion «Design Is Capital» est conçue par la ville du Nord et ses alentours comme un tremplin plus durable, «un laboratoire où se dessine un monde nouveau». En attendant, bilan d'étape d'un design engagé en trois expos et un archipel d'initiatives locales, ébouriffants d'audaces formelles et de visions d'avenir.

«DESIGNER(S) DU DESIGN»

Y a-t-il un esprit français du design? Se coltiner cette question des spécificités nationales d'une pratique quelle qu'elle soit revient toujours à marcher sur des œufs à l'heure de la globalisation – fût-elle covidée. Or, l'exposi-

tion au Tripostal, curatée par Jean-Louis Frechin et No Design, y apporte bravement et avec un enthousiasme communicatif des réponses concrètes, à travers une ribambelle d'objets et de dispositifs de toutes tailles, du tramway de Tours, conçu sous la houlette de Régine Charvet-Pello, à des montures de lunettes dessinées par Philippe Starck, jusqu'au sac de frappe augmenté et connecté, que le jeune Adrien Husson tend à nos poings et pieds engourdis.

Au seuil de toutes ces trouvailles, fruits de débats intellectuels et nourries d'une culture littéraire – une caractéristique du design fran-

çais, selon Frechin – les historiques, pères de tous ceux qui suivent, prennent la parole, dans des films d'archives. Charlotte Perriand d'abord, qui «a assuré la transition entre la décoration et l'équipement de la maison»; puis Jean Prouvé, qui «a tissé les liens entre l'atelier, la conception et l'industrie»; ou encore Roger Tallon, Pierre Paulin et Marc Berthier, qui a lui «défini et théorisé le projet de design au contact des cultures italienne et américaine de l'industrie et de la distribution, et formé une grande partie des designers contemporains». La soixantaine de designers exposés dans la foulée participent de près ou de loin de cette lignée. Ils ne sont d'ailleurs réunis ni en cliques ni par génération, mais à travers des actions et le but recherché par leur création, énoncé dans chaque section par des titres à l'infinif («Emerveiller», «Surprendre», «Intergagir», «Rassembler») où l'on trouve notamment cet *Uritonnoir*, pissotière écolo de plein air conçue par deux anciens étudiants de l'Ecole nationale supérieure de création industrielle (ENSCI), qui permet de baigner d'azote (l'urine) un volume de paille (du carbone) «pour obtenir du fumier humain qui, une fois composté, peut être utilisé comme engrais pour les plantes et les légumes». Génie du design français.

Tripostal, Lille, jusqu'au 15 novembre.

«SENS FICTION»

Nul objet en dur dans cette exposition qui fait passer le design par le détour des fictions et des récits d'anticipation d'un futur débordant de nouvelles technologies dont la littérature, le cinéma, la publicité ou les grandes foires internationales ont matraqué les esprits des gens, pour le meilleur et pour le pire. Dans une des premières salles, l'imaginaire prend son élan avec les visions technologiques d'un entrepreneur luxembourgeois, inventeur, semble-t-il du mot, à défaut du genre, «science-fiction». Hugo Gernsback émigre à New York au début du XX^e siècle pour devenir éditeur de magazines où les articles de vulgarisation scientifique alternent avec des récits

CULTURE/

Le collectif anglais Full Grown expose Gatti Chair et Lumsdale Square Pendant Lamp sur le plateau de la gare Saint-Sauveur, à Lille.
PHOTO ANOUK DESURY

futuristes. Les noms des publications (*Amazing Stories*, *Wonder Stories*) sonnent de manière aussi clinquante que leurs couvertures illustrées figurant des machines fantasmagiques, d'usage fort banal aujourd'hui (la visio-phonie ou un appareil à cornet acoustique qui permet d'écouter les arbres parler).

Puis ce sont les grandes entreprises qui prennent les rênes du futur. «*Le futur, ses promesses de confort et d'émancipation, deviennent une habitude de consommation*», constatent les deux commissaires, le designer Ramy Fischler, fondateur de RF studio, et Scott Longfellow, directeur du Bureau des usages dudit studio. Des spots promotionnels mettant en scène une famille à la vie réglée par la technologie «*attestent que l'industrie incarne – et construit – au mieux le futur de nos usages. La prophétie devient alors utilitariste.*» Le futur s'achète à coups de crédits à la consommation. Et se réduit comme peau de chagrin à des visions trop étriquées aux yeux des commissaires (un spot met ainsi en scène une femme d'affaires pressée, rentrant chez elle en taxi volant. *So what?*).

Dès lors, pour redonner un peu d'allant à l'avenir, ils ont mis en place leurs propres scénarios. Ou plutôt leur propre bureau d'écriture, en réunissant en distanciel (tout s'est écrit pendant le confinement) écrivains, experts et designers invité à plancher sur, par exemple, une autre manière d'organiser nos emplois du temps. Et c'est couché dans un pouf, dans une vaste salle au sol moqueté du Tripostal, qu'on écoute la réponse écrite par Maylis de Kerangal.

Tripostal, Lille. Jusqu'au 15 novembre.

«LA MANUFACTURE, A LABOUR OF LOVE»

Sur une partie du long plateau de la gare Saint-Sauveur, aux murs de béton laissés bruts, on slalome, sans en croire nos yeux, entre des objets aux matières et aux processus de fabrication déroutants, malins et prometteurs comme des enfants espiègles. Place est faite ici aux jeunes designers qui lient l'avenir du design et de la société à la récup, au recyclage, à l'économie de moyens couplée à l'in-

vention technique ainsi qu'aux savoir-faire manuels les plus anciens. L'exposition est d'ailleurs chapitrée selon ces gestes-là appliqués aux matières premières («Tisser», «Forger les alliages», «Collectionner les restes», «Sculpter la pierre»...), mais à tous les endroits, on trouve des perspectives et des formes inattendues qui tiendraient de la sorcellerie si un petit film, documentant la méthode suivie pour la production de l'objet, ne venait l'ancrer dans le champ du possible. A l'image de cette chaise en bois aux ramifications noueuses et à la structure arachnéenne patiemment façonnée par Full Grown, un collectif anglais qui cultive ses meubles en pleine terre. La forme des arbres est guidée au fil de leur croissance, avant qu'ils ne soient récoltés puis finis à la main.

Délicats tapis tissés et tressés d'algues (par Violaine Buet), chaise en lin compressé meublant un pavillon temporaire construit à partir de mycélium de champignons (par un collectif néerlandais) ou fauteuils en rotin aux fibres à la fois souples et rigides débordant le squelette en longues mèches folles (par Aurélie Hoegy) tracent de même le sillon d'une «agriculture du design». Ailleurs, des designers misent sur la pâte à papier pour régler à la fois les problèmes créés par l'abondance des détritiques et la lourdeur des transports de matières. Mélangés à une biorésine, des copeaux de bois forment une pâte visqueuse qui se met à gonfler et que le duo Marjan Van Aubel-James Shaw s'empresse alors de mouler à la main et de fixer sur quatre pieds pour lui donner la forme d'une chaise. Ça durcit en un rien de temps tout en gardant, au dos, une surface tactile et bouillonnante.

Gare Saint-Sauveur, Lille. Jusqu'au 8 novembre.

«MAISON POC, PRENDRE SOIN»

A en croire sa directrice de la programmation, Caroline Naphegyi, c'est ce dispositif expérimental, développé de manière déconcentrée et concertée «*par des collectivités, des entreprises, des acteurs de la culture et de la recherche, du monde associatif*» qui a valu à Lille

Métropole de remporter le label de «Capitale mondiale du design». Baptisées «les Maisons POC» (pour «*Proof of Concept*», soit «la preuve que ça marche»), ces lieux, éparpillés dans toute la métropole, mettent en valeur des objets et des dispositifs qui répondent à des besoins sociaux ou personnels, au lieu de créer des désirs, superflus. Parmi ces Maisons POC, il y a celle qu'a mise en place la philosophe Cynthia Fleury associée aux Sismo, designers, réunissant les initiatives du cru et au-delà, égrenant comme des petites pierres «*des pistes possibles pour faire émerger une "société du soin"*». Sur ce modèle, on trouvera par

exemple, «Prélettres, un dispositif pour la pédagogie de l'écriture en maternelle» (les enfants tracent le profil des lettres, en attendant de savoir faire mieux) ou bien un vélo tout équipé pour les soins à domicile et pour que les infirmières ne perdent pas de temps à chercher une place de parking. Elles ont mieux à faire. ◀

Maison Folie de Wazemmes, Lille.
Jusqu'au 15 novembre, sur réservation.

DESIGN IS CAPITAL,
LILLE MÉTROPOLE 2020
Rens. : www.designiscapital.com



PICASSO ET LA BANDE DESSINÉE

EXPOSITION 21.07.2020 - 03.01.2021

Musée Picasso Paris

